



MURSAL SAYAS

PRÉFACE D'AYYAM SUREAU

QUI ENTENDRA NOS CRIS ?

**Dix témoignages
des femmes d'Afghanistan**

L'Éditions de
Observatoire

Qui entendra nos cris ?

Mursal Sayas

Qui entendra nos cris ?

Dix témoignages de femmes
d'Afghanistan

Préface d'Ayyam Sureau

Traduit du farsi (Afghanistan)
par Zaher Divantchegui

L  Editions de
bservatoire

Traduction révisée par Clément Bénech.

ISBN : 979-10-329-2703-8

Dépôt légal : 2024, janvier

© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2024
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Préface

par Ayyam Sureau

« Ne dites pas la “vie”, dites l’“enfer” ». C’est ainsi qu’Arghawan, l’une des onze femmes dont les témoignages composent le livre que vous tenez entre les mains, décrit son existence. Une descente aux Enfers, c’est ce que Mursal Sayas nous offre en effet. Elle nous emmène au plus profond d’un gouffre de souffrances, à la rencontre de femmes afghanes qui subissent en silence, telles des damnées, leurs supplices respectifs, dans les cercles où le plaisir de tourmenter autrui rivalise avec les traditions les plus ancrées.

Chacun des chapitres est consacré au drame d’une seule femme ; drame singulier mais à tant d’autres pareil. À partir des expériences individuelles de femmes qu’elle a rencontrées, l’auteure trace les contours d’une typologie plus large de la détresse et qui concerne, hélas, un trop grand nombre de femmes en Afghanistan. Voici Sonbol, mariée à l’âge de 11 ans ; Arghawan, prostituée par un mari qui préfère les jeunes garçons ; Taherah, réduite en

Qui entendra nos cris ?

esclavage par sa belle-famille ; Saman, offerte pour conclure un arrangement financier ; Ramza, qui n'a pas saigné le soir de sa nuit de noces ; Homayra, qui cache à ses collègues les traces des coups qu'elle reçoit à la maison ; Reyhan, violée par le plus tendre des pères ; Benafsha, qui voit son mariage d'amour détruit par la haine entre les ethnies ; Golnar, tenue responsable de l'infertilité de son couple ; Palwashah, orpheline puis veuve de guerre, violée par un saint homme.

Femmes martyrisées, battues, violées, brûlées, cisailées, insultées, humiliées. Femmes que Mursal Sayas retrouve brisées, muettes, hagardes, prostrées, oubliées dans la solitude des maisons-refuges et les hôpitaux psychiatriques. En Afghanistan, Mursal Sayas accomplissait des rondes de veille pour le compte de la Commission indépendante des droits de l'homme. Plusieurs années durant, elle a rédigé des rapports, pour présenter à ces femmes les opportunités de défense que des lois nouvelles leur offraient, mais que la coutume et la peur continuaient à leur refuser, et cela jusqu'à son départ pour la France. À chacune de ces femmes, deux fois disparues, une première fois dans la tragédie consentie des traditions ancestrales, une seconde fois dans l'indifférence chiffrée des statistiques internationales, Mursal Sayas a voulu redonner un prénom, une histoire, un visage. Dans ce livre, qu'elle a elle-même

Préface

enfin le droit de signer de son propre nom, elle rend à ses sœurs d'infortune qui n'ont pas eu, comme elle, la bonne fortune de se sauver, un corps, une âme, une voix meurtris certes, mais un corps, une âme, une voix qui leur appartiennent enfin. Mursal Sayas voulait que ce livre soit, en France, le porte-voix de celles qui n'en ont pas.

Autour de ces femmes damnées, Mursal Sayas décrit les personnages effroyables qui peuplent leur enfer : leurs maris, mais aussi les beaux-frères, les belles-mères et les belles-sœurs, les oncles, les tantes, les passants, les voisins. Elle nous montre un désastre dont personne n'est seul coupable et dont personne n'est innocent. Elle montre comment l'amoureux empressé se transforme en bourreau sous la pression de sa famille ; comment les femmes infligent à leur tour à d'autres femmes les sévices qu'elles ont subis ; comment des hommes eux-mêmes privés de leurs libertés les plus simples deviennent les tortionnaires de plus faibles encore et les piliers d'une injustice sans cesse recommencée ; comment se forme une spirale de cruauté infinie.

Cette descente aux Enfers n'est pas, cependant, une promenade à travers les souffrances des femmes afghanes. Elle est aussi un journal politique, pour l'avenir. Ce livre est écrit avec courage. J'ai rencontré Mursal Sayas à son arrivée en France et je sais à quels tourments intimes elle a fait face pour se

Qui entendra nos cris ?

décider à l'entreprendre. Cette descente aux Enfers est également, pour elle, un récit initiatique, celui d'une émancipation douloureuse hors du silence et de la solitude.

Mursal Sayas a été évacuée d'Afghanistan en août 2021 par la France. Qui se souvient de la consternation générale lorsque les talibans sont entrés dans Kaboul sans rencontrer de résistance, sait dans quelles conditions de panique sont partis ceux qui, comme Mursal Sayas, se seraient trouvés en danger de mort s'ils étaient restés. Les évacuations de cette nature ont toujours lieu dans le chaos. Personne n'est jamais préparé, ne fait décentement ses adieux ni correctement ses bagages. Chacun prend quelques papiers et affaires essentiels pour s'enfuir, avec un simple sac à dos, vers l'aéroport déjà assiégé. Mursal, elle, n'a emporté d'Afghanistan qu'une seule chose : sa propre boîte noire, le disque dur qui contenait les témoignages des femmes qui s'étaient livrées à elle.

Je me souviens de notre première entrevue. Mursal est en France depuis quinze jours à peine, comme la plupart des réfugiés afghans accueillis au titre de l'opération *Apagan*. Ils sont comme hébétés, abasourdis. Peu de temps auparavant, ils vivaient dans un pays qu'ils pensaient pouvoir servir, occupaient des postes de responsabilité dans un État qui s'est effondré comme un château de cartes. Ils sont ceux

Préface

qui avaient choisi de demeurer en Afghanistan, qui avaient cru possible de transformer, avec l'aide des Occidentaux, ce pays et sa société, légendairement rétive au changement. Les optimistes donc, car les pessimistes avaient quitté le pays à pied, par centaines de milliers, depuis vingt ans déjà, essaimant dans tous les pays d'Europe. Nous redécouvrons, en France, des réfugiés afghans d'un genre particulier, pour qui la vie meilleure était derrière eux. Et surtout, des femmes afghanes venues seules, non pas pour rejoindre un époux déjà installé en Europe. Elles ne menaient pas une belle vie en Afghanistan, loin de là, mais c'était leur vie, dans leur pays, où elles avaient encore tant à faire.

Lors de notre première entrevue, Mursal Sayas me décrit les fonctions qu'elle occupait en Afghanistan auprès de la Commission indépendante des droits de l'homme. J'imagine cette jeune femme, qui m'est encore inconnue, recueillant les récits de centaines de femmes qui ont trouvé refuge dans des maisons d'accueil spécialisées, ou dans les hôpitaux. Elle me dit qu'elle disposait d'un questionnaire officiel à remplir pour documenter chaque cas, mais qu'elle préférait interroger les femmes à sa façon et retenir leurs réponses par cœur, pour ne pas remplir des cases devant celles qui se livraient ; pour conserver l'amarrage d'un regard qui ne s'échappe jamais vers autre chose, les notes qu'il faut prendre,

Qui entendra nos cris ?

la page qu'il faut tourner. Je sais bien de quoi elle parle. Pendant que Mursal se confie, je ne prends moi-même aucune note, et cependant je conserve intact le souvenir de notre première rencontre.

Durant ces premiers entretiens avec les réfugiés qui viennent d'arriver en France, mes collègues de l'association Pierre-Claver et moi-même avons fait face, depuis plus de quinze ans, à bien des souffrances personnelles. Le plus frappant, lors de l'entretien de Mursal, était l'effort qu'elle faisait pour retenir le mélange de chagrin et de colère qui empourprait ses joues et faisait briller ses yeux. Je la revois, assise très droite, presque figée, le menton haut, le visage se refusant à la moindre expression pour éviter toute faiblesse. Je lui demande si elle est venue avec son mari et ses enfants. J'apprends qu'elle est divorcée et qu'elle laisse derrière elle, à Kaboul, deux enfants. « Est-ce que vous pensez que c'est lâche d'être partie, d'avoir laissé mes enfants ? Je sais que c'est ce qu'on est en train de leur répéter. Suis-je une mauvaise mère ? On leur dit que leur mère ne les aime pas et qu'elle est partie pour l'Europe par égoïsme, sans une pensée pour les enfants qu'elle a abandonnés. » Pour la première fois, les yeux de Mursal se couvrent d'un voile de larmes. Je lui réponds : « C'est drôle, vous ne trouvez pas ? Lorsqu'un soldat part pour défendre ce qu'il a de plus cher, en laissant derrière lui femme et enfants,

Préface

on salue son courage et l'immense sacrifice qu'il n'a pas hésité à faire. N'est-ce pas ce que vous venez de faire vous-même ? Vous allez mener votre guerre à vous, ici en France. »

C'est ainsi qu'est né le projet de ce livre. Sans attendre d'être convenablement installée en France, alors qu'elle ne parlait pas encore le français, Mursal s'est mise au travail. De la centaine d'histoires recueillies de la bouche des femmes afghanes avec lesquelles elle s'était entretenue durant plusieurs années, elle a choisi dix histoires – et une de plus, la sienne. C'est toute la différence entre le rapport d'une commission et le livre d'une auteure qui n'efface pas sa propre présence, qui compte son propre malheur de femme parmi les malheurs dont elle rend compte. Et c'est la raison sans doute pour laquelle des femmes qui avaient perdu tout espoir ont bien voulu se confier à elle avec une poignante sincérité.

Les histoires recueillies par Mursal sont celles de femmes qui continuaient de subir les plus grandes, les plus sensibles injustices à travers tout le pays, alors même que l'Afghanistan, sous l'influence de ses alliés occidentaux, cherchait à jeter les bases d'une société plus juste, que les ravages de ses traditions, particulièrement répressives à l'égard des femmes, commençaient à être combattus. Mursal décrit l'horreur et la détresse, mais elle évoque aussi

Qui entendra nos cris ?

l'existence de tribunaux, de juges, d'avocats, de psychiatres et de médecins, de Commissions des droits de l'homme. La résistance de la société afghane à ces « progrès » paraît grande. Cependant ces institutions existaient, commençaient à exister. Des personnes, comme Mursal Sayas et tant d'autres, sans cultiver l'illusion d'une transition démocratique en quelque sorte instantanée, pouvaient espérer qu'elles puissent un jour remplir leurs fonctions. Qu'en est-il aujourd'hui, alors que tout effort a été brusquement interrompu et que tous les optimistes ont dû s'exiler ? Aujourd'hui en Afghanistan, les talibans au pouvoir semblent mener une guerre particulière contre les femmes. Dans un pays en proie à la pire crise économique de son histoire, où la plupart des Afghans ne trouvent pas à manger et n'ont plus accès aux soins parce qu'ils dépendaient de l'aide étrangère, la priorité de ses dirigeants fanatiques semble être de faire souffrir, toujours davantage, les femmes. Condamnées à être invisibles, privées de tout droit et de tout avenir, les filles et les femmes sont interdites d'aller et de venir librement. Elles sont interdites d'étudier. Il n'y a pas au monde, à ma connaissance, un seul autre pays où les filles n'ont pas le droit d'étudier. On connaît la suite : misant sur l'ignorance des femmes, sur la répétition mortifère du même, l'Afghanistan renonce à tout avenir.

Préface

C'est, je crois, la place historique de la France de protéger ceux et celles qui portent la survie de l'âme de l'Afghanistan : les poètes, les artistes, les musiciens, les militants de la liberté sous toutes ses formes. La France leur accorde l'asile politique en espérant qu'ils continueront, sur son sol, leur combat pour l'avenir de leur pays. Mursal Sayas commence ici son combat. Puisse-t-elle un jour revenir la tête haute en Afghanistan pour embrasser son fils et sa fille.

Ayyam Sureau

Introduction

N'oublions pas
les femmes d'Afghanistan !

par Mursal Sayas

Paris, printemps 2023

Entre la fin de l'année 2017 et le jour où l'Afghanistan est tombé à nouveau entre les mains des talibans – le 21 août 2021 –, j'ai été employée par la Commission indépendante des droits de l'homme, à Kaboul. C'est au sein de cette commission que j'avais commencé ma carrière, en tant qu'adjointe du Département de la protection et du développement des droits des femmes, et j'y ai poursuivi mon travail jusqu'à la fin de l'année 2020. Pourtant, après trois ans d'efforts intenses dans le domaine des violences conjugales, je me suis sentie incapable de continuer au même poste : en effet, si ferme soit mon intention d'effectuer un travail de qualité, il m'est apparu que je n'atteindrais pas l'objectif principal que je m'étais fixé : rien de moins que de changer la situation générale des droits de l'homme, dans mon pays.

Dès lors, l'une de mes fonctions principales a été de traiter les cas de violences contre les femmes,

Qui entendra nos cris ?

mais également les dossiers de femmes incarcérées ou résidant dans des refuges.

C'est en tant qu'enseignante que j'ai dû me rendre, sous la direction du bureau de Kaboul, dans les provinces de Parwan, de Kapisa, du Panjshir, de Maidan, de Wardak, de Ghazni et de Logar. La situation sociopolitique, les conditions sécuritaires ainsi que les restrictions imposées par mon mari d'alors m'ont, malheureusement, empêchée d'accéder à plusieurs autres provinces.

C'est pourquoi, lorsque des postes d'« enseignants des droits de l'homme » ont été proposés par la commission, j'ai immédiatement posé ma candidature, et eu la chance d'être recrutée. Ce poste, qui m'a fait voyager, après mon divorce, jusque dans les régions les plus reculées de l'Afghanistan, m'a permis d'observer de près les besoins de la population en matière de droits de l'homme – et de les ressentir au plus profond de moi.

Outre le problème des femmes subissant des violences, de nombreuses missions m'attendaient. Je devais aussi promouvoir l'égalité des sexes. Mes compétences en droit devaient permettre aux femmes d'accéder à des procès équitables, ainsi que de veiller au respect des décrets et des lois, sans oublier de rappeler les droits en matière de santé, d'éducation et de formation.

Introduction

Ce soutien actif aux droits des femmes a duré trois ans, période durant laquelle j'ai traité plus de trois mille affaires environ. Les dossiers évoqués dans ce livre ne sont qu'une partie des statistiques et des affaires judiciaires qui sont parvenues à la commission. Je tiens à souligner que plusieurs autres collègues se sont impliquées dans ce domaine et ont suivi un grand nombre de dossiers très importants. J'espère qu'un jour celles-ci pourront, elles aussi, témoigner de ce qu'elles ont vécu, afin d'ajouter des pages à l'histoire des violations des droits de l'homme dans la société patriarcale de l'Afghanistan.

Malheureusement, la plupart des affaires que j'ai traitées n'ont pas obtenu les résultats souhaités. Beaucoup de ces dossiers ont fini au fond d'un placard sans issue satisfaisante. Ce non-suivi des dossiers, de nombreux facteurs l'expliquent : par exemple, la pression exercée par les hommes pour que les femmes renoncent à leurs demandes ou à leurs plaintes. Il y a aussi le manque de moyens et d'outils nécessaires pour suivre certaines affaires, notamment les meurtres commis au sein des familles. Même la Commission des droits de l'homme n'était pas en mesure d'ouvrir les dossiers des mariages forcés et des viols commis par des seigneurs ou des hommes influents.

Qui entendra nos cris ?

S'ajoutent à toutes ces infractions aux droits de l'homme les nombreux cas où des jeunes personnes, filles et garçons, s'enfuient du domicile parental et disparaissent sans que l'on sache ce qu'ils sont devenus. S'ils se font rattraper, ils sont mis à mort ; une telle exécution a été perpétrée devant les bâtiments mêmes de la commission. Ce fut un des événements les plus atroces et les plus tragiques qui se soient produits à Kaboul.

Il est regrettable cependant que, malgré la place importante qu'elle occupe et malgré ses engagements, la commission ait été traitée avec ironie et dérision par certains, jusque dans les rangs des employés des institutions judiciaires. Que n'avons-nous pas entendu ! À les écouter, notre commission était une « organisation nuisible ayant pour but de pervertir les femmes et les jeunes filles ». C'est cela qu'on nous reprochait, à mes collègues et moi, lors de rencontres publiques et officielles.

Et pourtant, je me dois de rappeler le rôle efficace joué par la commission, et ses effets bénéfiques. Elle reste une institution essentielle pour la protection et le respect des droits de l'homme : on ne peut nier les conséquences positives sur le sort des femmes. Nombre d'entre elles ont trouvé refuge dans des foyers sécurisés. Elles y ont été informées de leurs droits. On a ainsi noté une évolution dans le traitement des dossiers de victimes, et ce jusqu'au sein des

Table

Préface, par Ayyam Sureau	7
<i>Introduction. N'oublions pas les femmes d'Afghanistan !, par Mursal Sayas</i>	17
1. Le calvaire de Sonbol	29
2. Arghawan, mariée, prostituée.....	51
3. Taherah et l'enfant né dans une étable.....	69
4. Saman, quand la sœur remplace la dot du frère	81
5. Ramza et l'obsession de la virginité	93
6. Le quotidien de Homayra	99
7. Reyhan, dans les mains de son père	107
8. Benafsha : l'amour vaincu par la religion	121
9. Golnar, détruite psychiquement	133
10. Palwashah : silence dans l'obscurité	145
11. La dernière femme	161
Épilogue	179